

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 26

Artikel: Boniment de la presse suisse
Autor: Godet, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 28 juin 1913 : Les fenaisons sont commencées (S. G.). — Boniment de la presse suisse (Philippe Godet). — La plume (Isabelle Kaiser). — Mon fusil (M.-E. T.) (A suivre). — La moua ai rats (S. G.). — Le monsieur qui sait aller à bicyclette (V. R.). — Lune ou soleil. — (Boutade). — Chanson « nouvelle ». — Dou bon pètré (T. Y.). — Sac au dos, canne en main. — (Boutade).

LES FENAISSONS SONT COMMENCÉES

Et zin, zin, zin et zin, zin, zin ;
Hardi, onna molâie !
Et zin, zin, zin et zin, zin, zin,
Que la faux copai bin !

(C.-C. DÉNÉRÉAZ.)

QUAND je pense aux divers changements, aux divers progrès qui se sont accomplis en agriculture depuis une quarantaine d'années, je reste étonné, émerveillé même. Et je me dis : En vérité, la nécessité est la mère du progrès dans tous les domaines. L'agriculture, si stationnaire de par le tempérament de ceux qui l'exercent, s'est améliorée, changée à bien des égards, et cela par les Américains et les moyens mécaniques qu'ils emploient avant tout.

J'ai toujours eu, dès la plus tendre enfance, un goût passionné pour la mécanique. Les moulins, les scieries, les usines en général me captivaient à un point tel que mes parents étaient toujours dans la crainte de me voir tomber dans un canal industriel ou dans les engrenages d'une machinerie quelconque. Ma première enfance s'est passée à Champagne, où existent plusieurs usines, et je me souviens que ma mère vint un jour, une verge à la main, me chercher dans la scierie où m'avait conduit ma passion naissante.

Plus tard, passant l'été à la montagne, mes loisirs étaient employés à fabriquer toutes sortes de petites mécaniques en bois, au moyen de mon couteau, d'une ou deux vrilles et d'une scie : simulacres de scieries, de moulins, petits automates, horloges en bois, si inertes qu'elles marquaient toujours la même heure, etc. Je faisais le désespoir des domestiques du chalet, qui avaient chaque jour un nouvel encombrement de copeaux à balayer. Je me rappelle que nous avions, un été, comme armailli, un certain Abram Amiguet, lequel, impatienté, me dit un jour :

— Ah, te vâ fairè pllie tâ conmin Verle dè Tsavorné, qu'on avai batsi : « Dix-huit métiers, trente-six malheurs ». L'étaï coumin tî ; l'étaï adè aprè lè mécanique. On yadzo, vouelïai fairè la mécanique, po sayî qu'avai sapt faux. Te comprin que n'a pâ réussi. L'a tot rupâ, tot medzi sin fairè pî on bon repé ; l'est mouâ pouro conmin lè ratté.

La prédiction ne s'est, heureusement, pas réalisée ; mais la passion est restée. Ah ! que diraient Amiguet, et surtout Wehrli, s'ils voyaient les faucheuses, les fanèuses, les râteleuses, dont on se sert couramment à la saison des foins !

Je m'arrête pour l'instant à la faucheuse. Dans ma jeunesse, l'unique moyen de couper l'herbe était l'usage de la faux, dont on se sert

encore pour les bords des prairies, les menues pièces de terre et dans les petites exploitations. On ne pourra jamais la mettre complètement de côté. Mais on n'entend plus généralement le battage des faux dans nos villages ; il est remplacé par l'aiguillage des barres coupantes des faucheuses sur des meules spéciales. Le zin, zin, zin des molettes sur les faux, que chantait Dénéraz, tend à disparaître. Le faucheur à la faux ne fait qu'entamer les bouts des champs, où il faut préparer le passage de l'attelage, pour éviter de fouler l'herbe ; et la dure journée des foins, si elles commencent encore à la rosée et à l'aube, fait relâche au moment où le métier devient pénible, où les reins font mal et où la gorge devient sèche : c'est la tâche et le meilleur moment de la machine. La peine est maintenant le lot de l'attelage, qui doit aller, si possible, d'un bout à l'autre de l'andain, pour ne pas laisser s'engorger la faucheuse pendant l'arrê.

Mais aussi les ouvriers et domestiques de campagne sont devenus tellement rares et chers que les cultivateurs se voient de plus en plus obligés d'avoir recours aux moyens plus expéditifs que leurs fournissent les machines. Donc, aussi pour la récolte des foins, c'est la nécessité qui amena le progrès dans les moyens employés. Chaque agriculteur est aujourd'hui forcé d'avoir quelques notions élémentaires sur la mécanique, ne fût-ce que pour savoir conduire les divers engins qui remplaceront les bras manquants, sont occupés dans les innombrables fabriques. Heureux ceux d'entre les paysans qui ne sont pas restés étrangers à l'évolution du métier !

Les progrès de la faucheuse sont restés relativement lents jusqu'à ce qu'elle soit devenue d'un usage général. Les premiers qui s'en sont occupés ont été de nombreuses années sans saisir le vrai point de départ du mode de coupe actuel. Ils en restaient toujours au système de coupe de la faux, de la faucille ou tel autre similaire ; et toujours l'échec suivait la tentative. Le cisaillement de l'herbe, par contre, doit avoir été un trait de lumière pour les premiers inventeurs de la faucheuse, dont le mouvement n'est pas autre chose que des coups de ciseaux très rapides, répétés autant de fois que la largeur de l'andain le comporte.

Chaque paysan vaudois comprend maintenant le travail de cette machine. Pour les personnes auxquelles elle est étrangère, qu'elles se figurent un gros peigne de râteau en acier, dont les dents sont fendues pour laisser passer la barre coupante et qui lui donnent l'aspect d'une scie à grosses dents bien aiguës. Le cisaillement se fait par le passage de la scie dans la fente des dents du râteau. Le travail s'opère à droite de la machine et la scie est entraînée par une bielle actionnée par quelques engrenages que commandent les roues de l'engin. Un siège, sur lequel prend place le conducteur, lequel dirige son attelage au moyen de rênes, est muni de diverses manettes à sa portée pour conduire la machine.

Les premières faucheuses furent inventées, si

je ne me trompe, en Angleterre. Elles fauchaient sous elles, après le passage de l'attelage dans l'herbe. Elles fauchaient haut et mal, mais c'était un progrès déjà, et le principe était trouvé. J'en vis une fonctionner vers 1862, à une exposition à Yverdon. C'était une curiosité. Dès lors, de perfectionnements en perfectionnements, elles sont devenues ce qu'elles sont ; on ne pourrait plus s'en passer. Et ce sont les Américains qui les ont amenées à ce point. Maintenant, il en existe des fabriques en beaucoup d'endroits, même en Suisse. Lorsque j'en entends une crépiter dans la campagne, me souvenant du propos d'Abram Amiguet, je me dis : « Voilà encore une mécanique à Verle en action ! » comme aussi quand je vois passer un de mes voisins, revenant des champs, assis sur le siège de la sienne, je lui demande : « D'où viens-tu avec ta verle ? » Hélas, c'est à peu près tout ce qu'il me reste de mon ancienne passion ! Et pour cause ! Je suis maintenant obligé de m'appliquer un autre propos de mon père, lorsqu'il avait mon âge : « Ora, su commin la tita ai vis : n'ai pllie rin dè bon quié la linga. »

S. G.

BONIMENT DE LA PRESSE SUISSE

Quelle est cette honnête Suisse
Sans fard, sans malice et sans fiel ?
— Amis, reconnaissez la presse
Du pays de Guillaume Tell.

Salut, respectable ingénue.
Qui ne sers à tes abonnés
Que la vérité toute nue
Dans des articles bien tournés !

Salut, intègres journalistes,
Radicaux ou conservateurs,
Ultramontains, socialistes,
Toujours vaillants, jamais menteurs !
Vantons-nous, c'est le bon système ;
Dans notre temps, il faut savoir
Se louer bravement soi-même
Et se donner de l'encensoir...

D'abord, mes frères, nous ne sommes
Pas « fin de siècle » pour deux sous ;
Mériter l'estime des hommes
Est encore un besoin pour nous.

On nous voit — ô candeur énorme
Dont on rirait... même à Paris!... —
Tenir au fond plus qu'à la forme,
A la raison donner le prix.

Nous manquons des grâces faciles
Qui dispensent de rien savoir,
Et nous croyons assez habiles
Quand nous faisons notre devoir.

Jamais en nos pauvres cervelles
N'a fleuri ce talent inné
D'inventer de grosses nouvelles
Pour mieux retenir l'abonné.

Il faut aussi que je l'avoue :
Nous n'avons jamais su jusqu'ouï
Va l'art très subtil où se joue
Un escamoteur d'interview.

Un fait encor bien plus étrange,
Mais que je puis certifier,
C'est qu'il se trouve, au lieu de fange,
De l'encre dans notre encier.

C'est par leur valeur intrinsèque
(Ces aveux sont presque affligeants)
Et non par la vertu d'un chèque,
Que nous jugeons choses et gens.

Aussi, nos champs sont peu fertiles,
Nos bénéfices incertains;
Nous n'avons ni fonds des reptiles
Ni petits profits clandestins

Nul gouvernement ne se flatte
— Qu'il soit rouge, noir, vert ou bleu —
De pouvoir nous graisser la patte;
On n'est pas à vendre, morbleu!

L'indépendance nous est chère,
Préjugé touchant, mais naïf!
Aussi faisons-nous maigre chère
Dans ce métier peu lucratif.

Nous n'avons ni pignon sur rue,
Ni fier palais où tout reluit,
Ni fortune soudain accrue
Comme un champignon d'une nuit.

Nous nous contentons en famille
Du pain que gagne un dur labeur;
A notre fils, à notre fille
Nous ne laissons... que notre honneur.

Lorsque nous mourrons à la peine
— Car on s'use vite au métier —
Pendant au moins une semaine
On pense au pauvre gazetier;

Et chacun, indulgent, s'écrie :
« C'était un brave homme entêté;
» Il a bien aimé sa patrie
» Et bien servi la vérité. »

Neuchâtel, 1896. Philippe GODET.

La plume.

Oh! la plume! Ce rien, tombé d'un corps d'oiseau,
Léger comme un flocon, frêle comme un roseau,
Qui frappe les géants et se hausse à leur taille,
Soulève des rochers et gagne des batailles.
Ce rien! humble David qui tuera s'il le faut
Le Goliath de la guerre et le vil échafaud!
Car la Pensée est reine et la Plume est son page.
Ce rien harmonieux qui chante sur la page
Peut imposer silence aux hordes des méchants,
Et des temples sacrés chassera les marchands;
Il dompte en gazouillant les lous échappés
Et défend, blesse et tue, oh! mieux que des épées.
Pour que l'œuvre soit noble et le style très pur,
Trempons d'un geste fou nos plumes dans l'azur...
La plume guérira la blessure qui saigne
Et de la Pitié sainte avancera le règne.

Isabelle KAISER.

MON FUSIL

III

Allez en paix! Vivez en paix!

Le lendemain de cette mémorable journée, à 3 heures du matin, le bataillon était sur pied. Nuit profondément obscure, pluie diluvienne. Le long de l'unique rue du village, des ombres allaient et venaient, affairées, dans un tumulte de commandements, de cris, de jurons, de cliquetis de sabres. Au bord du chemin, sous l'averse cinglante, des sections s'alignaient péniblement. Des voix enrôlées, moroses, répondaient à l'appel. Et, à chaque instant, des hommes s'échappaient, couraient à l'auberge voisine, dont les lumières déchiraient l'obscurité de grandes clartés jaunâtres. Redoutant l'invasion, l'aubergiste s'était barricadé au moyen d'une table qui barrait l'entrée de sa cuisine. Contre ce comptoir improvisé, au milieu des rires et des bousculades, on s'écrasait pour faire remplir les gourdes avant le départ imminent. Un capitaine, attiré par le bruit, pénétra dans la salle. A la vue de l'indescriptible désordre, il s'emporta :

— Voulez-vous f... le camp! Voulez-vous f... le camp!

Sa voix se perdit dans le vacarme.

Soudain de l'artillerie passa, au grand trot, dans un fracas de tonnerre. Les « tringlots », engourdis par le froid, affaissés sur leurs che-

voux; les canonniers, debout sur le marche-pied des pièces ou assis sur les caissons, ne daignaient même pas détourner la tête, les yeux obstinément fixés vers l'immensité noire où la pesante colonne s'enfonçait. Du côté de la troupe, les interpellations, les questions se croisaient :

— Quelle batterie? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Hélas! le savaient-ils, où ils allaient, les pauvres bougres? Sait-on jamais où l'on va dans ces répétitions générales du drame redoutable? Qu'importe d'ailleurs au troupeau qu'on mène à la guerre? La certitude de la tuerie prochaine n'est-elle donc pas suffisante?

Et tandis que mon bataillon, enfin formé, se mettait en route, je songeais qu'un jour viendrait sans doute où il faudrait partir pour de bon. Ce serait peut-être par une matinée semblable à celle-ci, d'une accablante tristesse. Le prologue de la sombre tragédie se dessinait, net et précis, dans mon cerveau surexcité. C'était d'abord le minuscule conflit que personne ne prenait au sérieux, dont on riait dans les cafés, avec des bravades. Jour après jour, cependant, sous une irrésistible poussée, la querelle s'envenimait. Les journaux, qui auraient eu une noble tâche à remplir en s'efforçant de calmer les esprits, s'emparaient du différend, le disséquaient, en aggravaient l'importance, se lançaient du fond des cabinets de rédaction de ridicules et dangereux défis par dessus la frontière. Et soudain, au moment où l'on s'y attendait le moins, la lugubre nouvelle traversait le pays : la Guerre!

A la consternation du début, succédait sans transition la fièvre de la mise sur pied : le travail arrêté net partout; l'assaut des guichets de banque; le bouleversement des services publics; les angoisses des femmes éplorées, dévorées d'inquiétudes, incapables de se rendre un compte exact de ce qui passait, mais devant la catastrophe prochaine; les sinistres roulements du tambour; les rues regorgeant soudain d'uniformes, de sabres et de fusils; le foyer construit avec peine quitté subitement; l'affreux déchirement des adieux; le brusque abandon de tout ce qu'on a aimé; de tout ce qui vous a soutenu dans la vie; l'ultime et atroce baiser sur les lèvres de l'épouse, la dernière recommandation aux petiots :

— Vous serez bien sages, mes chéris. Vous aimerez bien votre maman, toujours, toujours... Et vous penserez aussi quelquefois à votre papa, n'est-ce pas?

C'était ensuite l'arrachement brutal, la fuite éperdue dans l'escalier, la larme brûlante qu'on essuie furtivement, du revers de la main, avant de sortir...

C'était enfin l'arrivée au bataillon, la distribution des cartouches, la lecture des articles de guerre, le serment solennel au drapeau, la marche à l'ennemi dans l'attente angoissante du premier coup de feu, l'œuvre de carnage d'où l'on ne revient pas ou d'où l'on sort les mains rouges.

Mon fusil me parut singulièrement lourd ce matin-là. Je sentais que quelque chose s'était définitivement brisé entre nous et que jamais, jamais plus, nous ne retrouverions notre amitié d'autrefois. Non, je ne voulais plus être complice de l'effroyable crime. Des envies me prenaient d'accoster mon caporal, de lui jeter mon fusil à la face, de lui crier de façon à ce que tous l'entendissent :

— Tenez, reprenez-le! Je n'en veux plus. L'apprentissage auquel vous voulez me soumettre me répugne. C'est une infamie que d'enseigner à des hommes à tuer d'autres hommes. Au-dessus de la patrie, il y a l'humanité et plus haut encore il y a Dieu, ce Dieu que vous invoquez au début de vos batailles et qui a dit en termes formels dont aucune exégèse n'est parvenue à dénaturer le sens :

— Tu ne tueras point!

J'allais prononcer les paroles irrémédiables. Justement, Barillot, le caporal, marchaït à ma gauche, tête baissée, grommelant contre le mauvais état des routes. L'occasion était propice. Mais, au moment de parler, une lâcheté m'empêcha d'ouvrir la bouche. Et puis, à quoi bon? Jamais Barillot ne comprendrait mes tortures. Aux premiers mots, son honnête figure s'éclairerait d'un gros rire et, inévitablement, il se taperait sur les cuisses, sa façon à lui de se tirer d'affaire...

La crainte du ridicule me contraignit au silence.

Rentré chez moi, les grandes manœuvres terminées, mon premier soin, par une vieille habitude, fut de nettoyer mon fusil. Je n'apportai aucun zèle à cette besogne qui, autrefois, m'intéressait si vivement. En hâte, je démontai la culasse, passai un chiffon gras dans le canon. L'opération terminée, je suspendis l'arme à sa place accoutumée, au-dessus de mon lit.

Je ne me souviens plus très exactement de quelle façon la querelle décisive éclata. Il était là, accroché à son clou, tout heureux semblait-il d'être rentré au logis, d'y savourer un peu de repos après les fatigues de la rude campagne. Je crois que la vue de son bonheur paisible m'exaspéra. Tout à coup, un flot de paroles amères monta à mes lèvres. La coupe, trop emplie, débordait enfin. Je reprochai à mon compagnon de m'avoir indignement trompé, d'avoir escroqué mon affection. Mais j'y voyais clair, maintenant, et ce que je voyais n'était certes pas beau! Je déversai sur lui des flots d'injures, l'accablai des accusations les plus viles. J'allai jusqu'à le traiter de bourreau et d'assassin. Et comme il demeurait impassible, je le saisis, l'emportai, le jetai avec rage dans un coin.

(A suivre.)

LA MOUA AI RATS

(Patois du district de Grandson.)

C'EST portant 'na rude vermèna què lè rats. Sin volai rin commandâ ao bon Dieu, commin font clieux qu'ont po mèti dè prèi, mè simbliè què l'èrai bin fé dè lè reubliâ dins sa créachon. Mais dû què nè lè z'in, lè no faut gardâ, commin lè pouènézè, lè pudzè, lo filoxèra et tant d'autrè. L'hottò ao gros Françuè in ètai pllin, què l'avant biò avai trais tsals, bouetà dai trapè, dai timpèlliè on pou pertot lè poyant; l'in preniant bin cauquon, mais lo plie gros rechâtavont et dévourâvont tot, canqu'à la frutè à la càva; fasant dai perte ao boèffet d'la toma què c'ètai 'na misère. Tant et se bin qu'on dzoi 'na fèna què vindai d'la mouâ ai rats vint offri sa marchandi à la Caton ao gros Françuè. Mais, commin lè nè fesai rin sin lo consintèmin de sè n'omo, lè lo criè et liai dit tot lo drai cin qu'in n'irè. Sur quet, lo gros liai repond sin quinquernâ.

— Pas tant dè ci commerço; sè clieux charognè dè bitè nè peuyont pas mèdzi commin no, eh bin què crevant. Nè vu pâ oncouèra fèrè d'ai frès po leu!

S. G.

LE MONSIEUR QUI SAIT

ALLER A BICYCLETTE

C'EST à ces êtres supérieurs, merveilleusement doués par la nature : à ceux qui savent aller à bicyclette que je dédie ceci :

La tête haute, l'air souriant, empli d'une immense satisfaction de soi-même, il passe, majestueux, le monsieur qui sait aller à bicyclette...

Juché sur sa « bécane », les mains sur les hanches ou dans ses poches (quand bien même il fait chaud) il considère d'un œil condescendant